

Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 12 (1913)

Artikel: Le dernier roman de M. C.-F. Ramuz : la vie de Samuel Belet
Autor: Golay, Georges
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-749601>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Die größte praktische Bedeutung aber hat die ärztlich-psychologische Forschung für diejenigen Krankheitsfälle, bei denen die abnormen Erscheinungen, auf der Basis einer angeborenen Disposition, im wesentlichen durch seelische Konflikte hervorgerufen werden. Man hat diese Art von Krankheiten, im Gegensatz zu den Geisteskrankheiten im engeren Sinne, als *Psychoneurosen* bezeichnet; sie treten am häufigsten unter der Form von Hysterie, Zwangs- und Angstzuständen auf. Es sind Leiden, die nicht zu schweren organischen Störungen im Zentralnervensystem, zu irgend einer Art von Verblödung führen, sondern die sich speziell auf dem Gebiete der Gefühle, der Affektivität, abspielen. Es ist ohne weiteres zuzugeben, dass die ererbte Anlage auch bei diesen Störungen eine große Rolle spielt. Äußere Einwirkungen, die bei dem einen Menschen psychoneurotische Störungen hervorrufen, verlaufen bei dem andern ohne irgendwelche krankhaften Folgen. Gerade die so wichtige seelische Durchforschung des gesunden Menschen ergibt nun aber, dass auch bei ihm im unbewusst bleibenden Teil der Psyche, oder im Traum, bei Ermüdung, beim Einschlafen oder ähnlichen Zuständen die gleichen eigentümlichen Mechanismen vorkommen. Zwischen den psychischen Abläufen beim Gesunden und beim Psychoneurotiker scheinen nach dem heutigen Stand der Beobachtung *im wesentlichen* quantitative und nur nebensächlichere qualitative Unterschiede zu bestehen.

ZÜRICH (Burghölzli)

HANS W. MAIER

(Schluss folgt.)



LE DERNIER ROMAN DE M. C.-F. RAMUZ

LA VIE DE SAMUEL BELET

Le roman contemporain en France est extrêmement riche en œuvres remarquables, et cependant la France ne possède pas un nombre très considérable de romanciers authentiques. La forme „roman“ sert à étiqueter beaucoup d'œuvres, qui ne sont point romanesques, au sens propre du mot — c'est-à-dire épiques, puisque le roman est la réplique moderne de l'épopée, — mais dramatiques ou lyriques. En outre beaucoup de romans, et des meilleurs et des plus justement appréciés, ne sont point des romans, mais des contes étendus et tirés en longueur, comme on dit dans le langage des rédactions. Dans une étude fort pénétrante qu'il a publiée récem-

ment sur le *Roman*, M. Jean Müller remarquait que le roman dramatique — celui par exemple d'André Gide ou de Claude Farrère, si dissemblables que soient ces deux écrivains — deviendrait inutile, et partant rare, le jour où la scène, débarrassée de la production industrielle qui l'encombre serait rendue au véritable théâtre, au grand théâtre enfin, dont la raison est l'étude des conflits. De là beaucoup de romans qui ne sont point, à proprement parler, des romans, mais des pièces traitées sous la forme extérieure et livresque du roman. *L'homme qui assassina* de M. Farrère est conçu et construit comme une pièce — de là son adaptation scénique si facile — et beaucoup d'autres romans comme la *Porte étroite* ou *Isabelle* d'A. Gide sont, de même, des pièces. D'autres romans sont des contes, comme les romans de M. Anatole France ou ceux de M. de Régnier; d'autres romans enfin, comme ceux de M^{me} Colette Willy ou de M^{me} Lucie Delarue-Mardrus sont des effusions lyriques. Parmi tant d'auteurs de romans, je ne vois guère, en France, que MM. Paul Adam ou Rosny aîné qui soient de véritables, et même, de grands romanciers. Encore une fois, je ne parle pas de la valeur intrinsèque des œuvres, mais de leur intérêt purement épico-romanesque.

Or, après avoir lu le dernier roman de M. C.-F. Ramuz, on voit sans difficulté que la *Vie de Samuel Belet* n'est ni un conte, ni une pièce, ni un volume d'effusions lyriques, mais un roman, au sens véritable du mot, et que son auteur, est un véritable romancier. Mieux encore, M. Ramuz possède sans conteste un des plus vigoureux tempéraments de romancier que les lettres françaises aient connus depuis longtemps. Bien entendu, il s'agit ici uniquement de la forme de son talent d'écrivain et non point de la matière qu'il a traitée, ni de ses sources d'inspiration.

* * *

M. Ramuz a mis le récit dans la bouche de Samuel Belet. Au soir de ses jours, alors qu'il tend ses filets sur le lac, Samuel a l'idée d'écrire l'histoire de sa vie: „Pourquoi t'en tirerais-tu plus mal qu'un autre, après tout?“ pense-t-il. Et dès que son travail est terminé, il va à la mercerie, achète des cahiers d'école, une bouteille d'encre, des plumes, et il se met à écrire. Au commencement ça ne va pas tout seul: „à la place de reculer, je m'arc-boutais contre les mots, poussant dessus de toutes mes forces; il a bien fallu qu'ils finissent par céder.“ Et Samuel Belet, arrivé au bout de son histoire, et sans craindre d'être oublié, peut attendre la mort „qu'il sent venir par derrière.“

Jean-Louis Samuel Belet est né à Praz-Dessus, le 24 juillet 1840, d'Urbain Belet, agriculteur et de Jenny Gottret, sa femme. A dix ans il perd son père, et à quinze ans sa mère. Julien Belet, son oncle et tuteur le „place“ à la Maladière, la grosse ferme de M. David Barbaz, à Vernamin. M. David Barbaz est le plus riche propriétaire de la commune. Il possède septante et quelques poses, vingt vaches, quatre bœufs et trois chevaux, et Samuel est très intimidé lorsque son oncle le conduit à la ferme. Il y fait son apprentissage de la vie. Mais M. Loup, un ancien régent, veut le faire étudier. Il lui prête des livres, et tous les quinze jours, le dimanche, lui donne une leçon. Samuel prend goût à l'étude; il deviendra régent. Bientôt M. Loup l'envoie à Roche, pour être commis chez un

notaire. La vie est moins dure, le métier est plus facile, et il a du temps pour lire et travailler. M. Loup lui obtiendra une bourse à l'École Normale de Lausanne. Mais à ce moment de sa vie un grand amour lui fait perdre la tête. Mélanie, une jolie fille, délurée et insouciante, et qu'il aime avec passion, l'abandonne pour Jordan de la Baumette. Il revient alors à sa première vie; il ne sera jamais régent. Il erre à travers le pays, travaille de ferme en ferme, et un jour passe le lac. Là commence une nouvelle période de sa vie qui va durer sept années. En Savoie il rencontre Duborgel, le charpentier avec lequel il se lie d'amitié. Ils travailleront ensemble désormais, car Samuel a appris le métier de son ami. Un jour les deux hommes partent à pied pour Paris. Ils parcourent la terre de France. „De longues files de peupliers dessinaient sur le ciel la courbe de route que l'on ne voyait pas, ou bien s'en allaient toutes droites se perdre peu à peu dans la brume et l'éloignement. Par ci, par là, la tour d'une cathédrale indiquait de très loin la place d'une ville. Il y eut de nouveau des fleuves, et entre eux des canaux avec des chemins de halage sur lesquels lentement des chevaux s'en allaient, tirant un grand bateau tout plat. Et un homme marchait à côté du cheval, le fouet jeté autour des épaules.“ Ils arrivent à Paris, et Samuel fait la découverte de la grande ville. Duborgel, de son côté, fréquente les clubs socialistes et fait de la politique. Il ne réussit pas, cependant, à convaincre le pensif Vaudois. Un soir, une explication définitive les sépare à jamais, et Samuel est de nouveau seul dans le monde. Peu de temps après survient la „guerre de septante“. Samuel rentre au pays, et trouve du travail chez M. Guignard, le propriétaire des chantiers de la Veveyse. Il prend pension à la rue du Marché, chez la veuve Louisa Chabloz, originaire du Pays d'En-Haut. Louisa est travailleuse, douce et bonne, et Samuel ne tarde pas à venir à elle. Ils se marient, par un beau jour du mois de mai. La pension de Louisa prospère, et Samuel devient contremaître. Tout irait pour le mieux, s'il n'y avait l'enfant que Louisa a eu de son premier mariage. Louisa se doit à son mari et à son enfant; or ces deux êtres, qui lui sont également chers, ne s'aiment pas. Elle en souffre, en devient malade, et ne tarde pas à en mourir. Samuel reste seul avec le fils de sa femme, pour lequel il se sent pris, brusquement, d'une immense tendresse. Tout ce qu'il y a en lui de bonté et d'amour, il le lui donne. Mais l'enfant ne voit rien. Il reste taciturne et fermé, et il meurt lui aussi, six mois après sa mère.

Samuel est de nouveau seul. N'ayant plus rien à faire dans la ville où moururent les deux êtres qu'il aimait, il vend sa petite maison, et s'en va, à pied comme jadis, sur la route du lac. Sans s'en rendre compte, il retourne vers les lieux où il vécut sa jeunesse, où il souffrit de son grand amour. Il s'arrête au tournant de la route et reconnaît la terre familière. Il songe à sa vie, à la misère des choses, et des sanglots lui montent à la gorge. Il entre à l'auberge et demande à boire. A la table voisine, un homme est assis, misérable et accablé. Cet homme, Samuel le reconnaît. C'est le mari de Mélanie, c'est Jordan de la Baumette, celui qu'on lui a préféré jadis. Les deux hommes refont connaissance et boivent jusqu'au soir. Ils parlent du passé, des hommes qu'ils ont connus, et dont Samuel demande des nouvelles. Ils parlent enfin de Mélanie. Puis Jordan a une idée, une idée d'ivrogne:

„Viens voir Mélanie, dit-il à Samuel, elle n'est plus bien belle.“ Samuel accepte: „C'est qu'elle était belle autrefois! Ah! le joli cou qu'elle avait! et quelles joues!“
 Je m'aperçus qu'il ne riait plus. Je n'en continuai pas moins:
 — Et des bras durs, tu sais! . . .
 Il me demanda:
 — Qu'est-ce que tu dis?
 Mais j'étais lancé.
 — Une peau comme de la soie! Et quelle bouche, quelle bouche! Et le goût de miel que sa bouche avait . . .
 Il répéta:
 — Tu dis?
 Et comme il se détachait en noir sur la fenêtre éclairée, je vis qu'il levait son fouet. J'avais fini par trouver l'essieu: je voulus reculer, mais mon pied restait en l'air; et la jument impatiente ayant fait un bon en avant, je roulai dans la poussière.

Après s'être relevé, Samuel s'assied pour reprendre ses sens, puis il réfléchit: „Tu as quarante-deux ans, Samuel. Tu as peut-être encore bien des années à vivre. Comment vas-tu les vivre!“ Il décide alors de s'associer avec le vieux Pinget, le pêcheur, qui habite une petite maison, sur la rive du lac. Désormais ils tendront ensemble leur filets. Il répare la maison, achète une péniche neuve. Le père Pinget meurt, et Samuel est définitivement seul, son aide venant travailler quand il lui plaît.

Qu'importe maintenant à Samuel la succession des jours et des nuits; que lui importent les choses de la vie quotidienne? „Car tout est confondu, la distance en allée et le temps supprimé; il n'y a plus ni mort ni vie; il n'y a plus que cette grande image du monde dans quoi tout est contenu, et rien n'en sort jamais et rien n'y est détruit, c'est un degré de plus, il faut encore le franchir; mais on voit devant soi se lever ce visage, et c'est le visage de Dieu. Lui aussi j'ai appris à l'aimer et à le connaître; je sais qu'il est tout et qu'il est partout! . . . Quand je rame dans mon bateau c'est en lui que je m'avance; quand j'aborde à la rive c'est à lui que j'aborde; il est en haut, en bas, à droite, à gauche. Il est ici, il est là-bas; il est cet arbre, il est la montagne; le lac n'est qu'un morceau de lui, le soleil un morceau de lui, et tout n'est qu'un morceau de lui, jusqu'à la navette à filet tombée, jusqu'au caillou que la vague arrondit.“

* * *

Après avoir lu *Samuel Belet*, j'ai relu *Aline* et les *Circonstances de la vie* et *Aimé Pache*, puis j'ai relu à nouveau *Samuel Belet*. J'ai vu nettement à quel point ces romans se tenaient entre eux, se suivaient, s'enchaînaient, formaient un tout, mais j'ai vu aussi combien de livre en livre, le talent de M. Ramuz s'épurait, se débarrassait de tout l'inutile, et combien son expression tendait à la simplicité, à la justesse, à l'identité absolue avec le sujet. On ne peut retrancher de la *Vie de Samuel Belet* ni une ligne, ni un mot. Samuel raconte sa vie dans les termes même dont un Samuel Belet, parlant à vous ou à moi, se serait servi. Dans les romans précédents, il y avait, malgré tout, quelques taches, et parfois l'on sentait le procédé, ou si l'on veut, la *manière* voulue et forcée. Tel paysage, telle vision, telle pensée était trop *de l'auteur*. Ici, ce n'est jamais le cas. Et c'est ce que je voulais dire en parlant de l'identité absolue de l'expression avec le sujet. En outre, ce qui fait la valeur de ce roman — comme d'ail-

leurs la valeur des œuvres précédentes — c'est la richesse et la nouveauté de la matière. L'œuvre de M. Ramuz, et avant tout *Samuel Belet*, est une œuvre romande, une œuvre vaudoise même, mais c'est aussi une œuvre humaine, générale. M. Ramuz a réalisé cela. Il fait entrer le roman romand dans les grandes lettres françaises. Par là, cette œuvre est une date dans l'histoire de notre culture, c'est même une grande date. Nul n'a exprimé avec plus de force, de pénétration et de vérité l'âme vaudoise, l'âme profonde, pensive et lente du vaudois. Je serais très étonné, si les critiques français — je parle des vrais critiques — ne reconnaissaient à cette œuvre des qualités inédites, et ne lui trouvaient un accent nouveau.

Maintenant M. Ramuz s'est réalisé, non pas entièrement sans doute, car il évoluera, mais il s'est réalisé dans ce que son talent a de tangible et d'évident. Il est maître de soi et de son art. Et pour un écrivain — un critique, même — je ne sais rien de plus instructif, et même de plus palpitant, que la lecture de ses œuvres, d'*Aline* à *Samuel Belet*. Ce progrès, cette marche ascendante témoignent d'un talent, d'une volonté et d'une maîtrise qui forcent l'admiration. Et pour les écrivains romands, c'est une belle et fière leçon.

GENÈVE

GEORGES GOLAY



DIE SÜDSLAWISCHE FRAGE IM HABSBURGER REICHE

Vor zwei Jahren ist das Buch von *R. W. Seton* über die südslawische Frage in der Erstausgabe in englischer Sprache erschienen und erregte berechtigtes Aufsehen. Nun liegt eine deutsche Übersetzung vor (Verlag Meyer und Jessen, Berlin). Der Autor übt an der österreichischen Regierungspolitik scharfe Kritik. Die diplomatischen Methoden des Grafen Aehrenthal werden der Prüfung unterzogen. Seton sagt unter anderm: „es liegt im Interesse ganz Europas, dass Diebstahl, Fälschung und Spionage aus dem Bereiche der auswärtigen Politik endgültig ausgeschlossen werden.“ Der Zweck des Buches ist, das Erwachen des Nationalgefühls bei den Kroaten und Serben der Doppelmonarchie zu schildern und die kroatisch-serbische Einheitsbewegung der letzten Jahre eingehender zu behandeln. Ein Teil des Werkes schildert die Annexion Bosniens und die daraus entstandene internationale Krise. Das Buch von Seton-Watson hatte einen so durchschlagenden Erfolg zu verzeichnen, weil es eine lebendige aus der direkten Anschauung heraus gewonnene Kenntnis der Verhältnisse verrät und die südslawische Frage nicht allein als Nationalitäten- und Rassenfrage zur Darstellung bringt, sondern auch die geschichtlichen und ökonomischen Grenzgebiete in die Erörterung einbezieht. Die Engländer sind anerkannte Meister der knappen und klaren Darstellung; das Buch von Seton ist ein neuer Beweis dafür. Auch die rein historischen Partien sind sehr anziehend